

Le dernier journal télévisé

Tout au long de sa carrière qui approche maintenant de son générique de fin, il n'a cessé de penser à ce moment-là. Son dernier journal télévisé de 20 heures.

Un journal qui porte vraiment sa signature, dont le contenu et la présentation tranchent avec l'ennui qui accompagne les interminables lectures de communiqués institutionnels et de correspondances protocolaires servis à l'heure du dîner jusqu'à en faire oublier l'objet, la couverture filmée d'activités officielles dont les images desservent souvent le dessein qui leur est secrètement assigné,

Parce qu'il n'émarge pas à la culture du nihilisme, il sait que le journal télévisé de 20 heures dans son architecture passée et actuelle, et même avec sa «face cachée» qui fait dire à des gorges profondes que le véritable rédacteur en chef n'est pas en réalité celui auquel on pense, a accompagné avec des fortunes diverses les grands moments de l'histoire contemporaine et immédiate de l'Algérie.

les comptes rendus au geste près, de visites ministérielles où se mêlent sermons et youyous, et qui tiennent lieu, en seconde lecture, de «feuilles de présence» des membres du gouvernement qui ont bien appris de leurs prédécesseurs qu'une absence prolongée des médias et notamment du journal télévisé de 20 heures peut être fatale ou annonciatrice d'une disgrâce à venir, le mutisme souverain de la communication officielle qui ne dit mot sur une nomination inattendue, un brutal limogeage, une absence prolongée dans la hiérarchie de l'Etat, ou un scandale aux répercussions nationales et internationales, ce qui a pour corollaire de mettre le présentateur du journal télévisé de service, en mode silencieux intégral et d'amplifier l'inquiétude des citoyens livrés à la rumeur la plus folle.

A côté de ces rubriques qui se succèdent selon un ordre immuable, même si un séisme brise à l'instant même l'échelle de Richter et dévaste une partie de la planète, le journal télévisé déroule des scènes de guerre devenues familières dans le monde arabe et le continent africain qui en détiennent une triste exclusivité dans l'horreur absolue ces dernières décennies, les images insoutenables d'atteintes aux droits des peuples et des gens par des colonisateurs dont les uns cultivent sans qu'on ait besoin de les citer un mépris royal du droit international et les autres une terreur aveugle et massive capable de transformer des demeures paisibles en fours crématoires, les séquences de déplacements forcés de populations entières, les drames de l'immigration clandestine livrée par embarcations entières aux «dents de la mer», les enlèvements individuels et collectifs, crapuleux et criminels, les actes de terrorisme destructeurs de vies innocentes et dévastateurs de biens au nom d'idéologies totalitaires qui ne pouvaient choisir meilleur étendard qu'une étoffe de couleur noire pour signer et habiller leurs crimes... De temps à autre, s'invitent discrètement au sommaire de l'édition du jour des images de simulacres d'élections essentiellement arabes ou africaines, où le sortant, qui a pris soin auparavant de déverrouiller à sa guise la Loi fondamentale de son pays, n'a même

pas le temps de simuler un départ des lieux, qu'il est déjà réélu à un pourcentage à deux gros chiffres.

Tous ces sujets s'enchaînent indifféremment avec une voix tantôt neutre, tantôt emportée, tantôt accélérée ou un soupçon mélodieuse, sans l'assistance d'un journaliste spécialisé en charge du dossier au niveau de la rédaction, et sans que l'éclairage d'un expert indépendant à la notoriété reconnue sur le plan national et international ne soit régulièrement convoqué pour rompre la lecture studieuse et fastidieuse des prompts, documenter davantage l'opinion publique sur les événements rapportés et soutenir la

prestation du présentateur dont le costume avant de passer à l'antenne, ne devrait plus relever de son seul choix car il participe de la qualité de son image professionnelle et sociale, et de celle de la télévision publique qui l'emploie.

Le style vestimentaire, les accessoires des tenues, le maquillage, la concordance des tons avec le teint, les saisons, la gravité exceptionnelle de l'actualité, l'architecture et la couleur dominante du studio ainsi que la régularité des coiffures, l'expression faciale et le réglage de la gestuelle, contribuent, on le sait, lorsqu'ils sont gérés selon la palette d'une télévision moderne, à placer le présentateur dans des conditions de confort et à fidéliser des téléspectateurs de plus en plus exigeants à la fois en matière de droit à l'information et d'habillage artistique.

En fin d'édition, rien de surprenant, des informations culturelles sur le énième festival qui vient de fermer ses portes et dont l'inauguration avait été précédée, c'est devenu une constante, de bandes-annonces qui glorifient le patronage et l'égide sous lesquels il a été placé dans un style ampoulé et tapageur qu'on croyait définitivement rangé dans les archives sonores de l'ère du tout-puissant «Parti-Etat», suivies d'une page sportive débitée au pas de course, le réalisateur ayant, dit-on, la manette facile pour décréter, la dernière phrase à peine bouclée, la fin du JT pour tout le monde. Invariablement comme s'il était également pressé d'en finir, le présentateur se déleste séance tenante de ses oreillettes et procède à la mise en ordre parfois bruyante, d'un paquet de feuilles aux dimensions standard qui rappelle quelque peu le ramassage des copies d'examen ou tout simplement le geste d'un relieur de documents devant sa machine. Averti des règles écrites et non écrites qui font le journal de 20 heures devenu au fil du temps une «institution nationale», et dont un léger retard au regard de l'horaire de diffusion conventionnel, compensé pourtant en guise d'attente par des images de la faune et de la flore merveilleusement paisibles, peut réveiller instinctivement chez le téléspectateur de mauvais souvenirs et laisser présager, dans la peur et l'angoisse, des

lendemains qui déchantent ; il n'imagine pas un seul instant faire le procès de ses collègues dont la formation, l'expérience et l'ambition méritent un bien meilleur accomplissement.

Parce qu'il n'émarge pas à la culture du nihilisme, il sait que le journal télévisé de 20 heures dans son architecture passée et actuelle, et même avec sa «face cachée» qui fait dire à des gorges profondes que le véritable rédacteur en chef n'est pas en réalité celui auquel on pense, a accompagné avec des fortunes diverses les grands moments de l'histoire contemporaine et immédiate de l'Algérie.

Qui peut résister à l'émotion que procurent les images noir et blanc qui ont fixé dans notre mémoire les immenses rassemblements populaires de l'Algérie des premières années de l'indépendance fraîchement souveraine et déjà menacée, la mobilisation des «masses laborieuses» autour des «tâches d'édification nationale» dans les campagnes et dans les villes que des discours de moustachus, martelés et triomphants avaient le génie de convoquer à toute heure et d'enflammer jusqu'à faire oublier aux uns et aux autres, qu'en ces temps-là, les libertés individuelles étaient sacrifiées en échange d'un rêve collectif qui placerait sous peu, disait-on, «l'homme qu'il faut à la place qu'il faut» puis ouvrirait aussitôt les portes d'«une vie meilleure» avec le bonheur que chacun sait, le retentissement mondial de l'image extérieure d'un pays qui avait payé le prix fort pour sa libération du joug colonial, vite élu dans le cœur et l'esprit des peuples africains en particulier et du tiers-monde en général, au rang d'une citadelle farouche, une for-

Les partisans incorrigibles de la table rase ne verront bien sûr dans ce propos qu'une résurgence obsolète de la langue de bois assimilant systématiquement dans un langage fleuri, auquel un observateur objectif refuserait de souscrire, toute reconnaissance même critique de la prestation des acteurs de la vie médiatique publique d'hier et d'aujourd'hui, à un hommage immérité rendu, selon eux, à «des propagandistes zélés» de la parole du pouvoir, qu'elle se nourrisse de la légitimité révolutionnaire, historique ou constitutionnelle, reconnue ou controversée.

midable et généreuse base d'appui pour la poursuite et le renforcement de leur combat d'émancipation politique et économique ? Bien d'autres événements nationaux ou internationaux, heureux, dramatiques ou tragiques ont occupé les sommaires des journaux télévisés noir et blanc ou couleur, analogiques ou numériques, et ont définitivement inscrit dans la mémoire collective, qu'on soit acquis à la ligne éditoriale en place, téléspectateur citoyen ou militant, porteur ou non d'un regard critique, secrètement ou ouvertement opposant, les visages à la maturité rassurante de ces présentateurs au profil austère, parfois martial, à la voix grave et solennelle qui empruntait dans certaines de ses intonations au registre vocal d'un «pouvoir révolutionnaire» omniprésent dans le bien et son contraire, selon le prisme de chacun, et dont l'expression était accordée au pixel près, à la «température» de l'information dont ils rendaient compte au pas de charge.

Visages devenus au fil des ans familiers des foyers algériens, qui ont quitté

Par Boualem Aïssaoui

ce monde de vieillesse, victimes du devoir, tombés sous les coups de la barbarie rouge et noire, «admis» tardivement à la retraite à titre volontaire ou malgré eux, ou simplement emportés par les courants impitoyables de l'océan de l'oubli, devant les noms desquels le sens de l'honneur et la morale professionnelle commandent de marquer une halte pour se recueillir à la mémoire des disparus et se souvenir des autres, parce qu'ils représentent, au-delà de leur qualité professionnelle au regard bien sûr des critères du moment et des limites de leur mission, des repères incontournables dans le patrimoine audiovisuel national, à la fois pour les historiens des médias et pour les générations qui ont vécu intensément les grandes périodes de l'Algérie depuis l'indépendance.

Comment passer sous silence l'émergence, à l'avènement du multipartisme, d'une promotion de jeunes journalistes talentueux qui ont porté haut et fort le débat démocratique sur les plateaux de l'unique chaîne de télévision publique avant de faire les beaux jours de chaînes satellitaires étrangères, et comment ne pas ressentir de la fierté devant le profil racé, la beauté, le professionnalisme selon les canons d'alors, de ces journalistes au féminin qui, au-delà de leur métier ou plutôt dans son exercice même, inspiraient un ardent optimisme quant à la promotion de la femme algérienne et l'avenir de la société tout entière ? Les partisans incorrigibles de la table rase ne verront bien sûr dans ce propos qu'une résurgence obsolète de la langue

de bois assimilant systématiquement dans un langage fleuri, auquel un observateur objectif refuserait de souscrire, toute reconnaissance même critique de la prestation des acteurs de la vie médiatique publique d'hier et d'aujourd'hui, à un hommage immérité rendu, selon eux, à «des propagandistes zélés» de la parole du pouvoir, qu'elle se nourrisse de la légitimité révolutionnaire, historique ou constitutionnelle, reconnue ou controversée.

Toutes ces séquences, il les avait intégrées depuis longtemps dans son regard rétrospectif sur le journal télévisé d'une télévision publique qui l'a vu grandir et mûrir, une télévision longtemps «orpheline» selon les ressources inépuisables de la langue populaire dont le génie et les vertus sont revisités de nos jours, et loin de se laisser aller à déconstruire le passé de cette «institution nationale», faussant la route à ceux qui l'attendaient dans cette voie, son ambition cachée était une revanche de repenser son «présent» et de hisser son fonctionnement aux exigences de son temps.